

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 40

Artikel: A malin malin et demi
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
 imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
 PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
 Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
 six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



DEVANT LES BARREAUX

GRANDS et petits sont dans la joie, à Lausanne. Nous avons un cirque et une ménagerie. Si certains spectacles ont vieilli et ne sont plus en faveur, ce ne sont certes pas les cirques et les ménageries. Grands et petits ne se lassent pas de la contemplation de ces animaux sauvages, dont on a lu, dans les livres, les terribles exploits. Entendre rugir lions et tigres, les voir vous regarder avec des yeux féroces, qui vous font frissonner et savoir qu'il y a là, entre nous et eux, d'épais et solides barreaux de fer, c'est une satisfaction de sécurité dont on comprend aisément tout l'attrait.

Et les éléphants, si bénins et, en apparence, si insouciant de leur grande force. Ils ne font pas peur, au contraire ; on peut les approcher, les caresser même, encore que ce ne soit pas très agréable. Mais il ne faut pas les chicaner ; ils ne pardonnent guère les mauvaises plaisanteries.

On n'éprouve, en revanche, aucun désir de caresser le rhinocéros et l'hippopotame. C'est, du reste, une prudente répugnance.

La belle fourrure des ours blancs tenterait déjà plus vite la main. Mais, là aussi, il est bon d'observer les distances.

Les singes ont toujours un très vif succès ; on fait cercle autour d'eux et les bons rires éclatent de toutes parts. Ces singes sont si amusants, avec leurs grimaces, leurs contorsions, leurs manières, parfois plus ou moins « convenantes ». Le succès particulier des singes serait-il peut-être un effet de la ressemblance qu'on prétend exister entre la race humaine et la race simiesque ? C'est bien possible.

Quant aux exercices de cirque, leur vogue ne tarit pas. On les voit avec un plaisir toujours nouveau. Les élégantes évolutions des chevaux, aux accords de la musique, la grâce légère des tuteurs, les drôleries inimaginables des clowns, déclenchent invariablement de chaleureux et unanimes applaudissements. Et tout cela dans l'éblouissement d'innombrables lumières.

Une des plus jolies farces jouées par des clowns, qui prennent souvent d'innocents spectateurs pour victimes, est celle qu'on nous a contée.

Deux clowns arrivent, de directions différentes, dans la piste. Ils se saluent respectueusement, comme il convient entre clowns, et l'un propose à son compagnon de faire tous deux un tour de piste, mais chacun en sens inverse de l'autre. C'est convenu. Ils commencent. Soudain, l'un d'eux s'arrête. Il appelle un des servants du cirque et lui demande de lui apporter un verre de bière. On le satisfait. Alors, toujours cérémonieusement, il va déposer ce verre de bière sur le rebord de la piste, en face d'un spectateur, très solennel, qui ne paraît pas goûter beaucoup de tour. Il flaire quelque désagréable plaisanterie.

Lorsque le clown a déposé son verre de bière sur le rebord de la piste, il regarde bien en face le spectateur en question et lui fait comprendre, par gestes, qu'il espère bien retrouver le bœuf intact lorsqu'il reviendra. Tandis qu'il fait son tour, en se retournant de temps en temps, d'un air méfiant, son camarade boit prestement le verre de bière, au passage. Alors, le clown frustré se branque devant le spectateur dont nous avons

parlé et, par des gestes très expressifs, fait mine de le blâmer d'une si vilaine action.

Tête du spectateur, ahuri, tandis que l'assistance rit aux éclats. J. M.



FAUT SAVAI SE QUAISI

SERGUEGNIET était on rido pegnettr on sacré rance. Sè cosà pas la vya, pas mè à li qu'à sa fenna, à sè dzein. Quand l'atsetève oquie, n'avai jamé fini de marchandà. Cein l'è onn' epidèmi d'avai dâi co dinse, câ trôo marchandà l'è quasu robâ.

Quand bin l'étâi crebilla-foumâre et serrâ po la mounia, lâi avai oquie que s'étâi djurâ de fère on iâdzo dévânt de mourir : l'étâi d'allâ su cliâo réoplane que vòlant dein lè z'air quemet dâi z'ozî. Lâi peinsève dzor èt né et sa fenna, la Tserguegnietta assebin. Mâ l'arâi voliu vòlâ bon martsî.

On coup, ie sè desâi su lè papâi que ion de cliâo coo que l'ant dâi réoplane voliâve vòlâ su lo Lâo la demeindze d'apri. Sè desâi assebin que cliâo que l'avant fam de vòlâ n'avant qu'à sè fère marquâ. Po veingt franc pouâvant fère âi z'ozî.

Noûtron Tserguegniet l'a ètâ to benaise. Tot cein que l'imbètâve l'étâi lè veingt franc por lî... pu lè veingt franc po sa fenna. Eh va ! po sa fenna ! Po cein que l'avai décidé de preindre la Tserguegnietta avoué lî po vòlâ. Voliâve lâi fère on dzoûo du que l'étâi l'anniverséro de lâo mariâdzo.

Vint dan vè l'homme que l'avai lo réoplane et lâi dit que voliâve vòlâ avoué sa fenna, ma po dhî franc lè doû, qu'on pouâve bin lâi baissî oquie du que l'étânt doû et que l'étâi onna demeindze. Et pu que n'étâi pas annâie de truffie, et pu çosse et pu cein. Tant qu'à la fin finâle, à foorce rêssî l'aéroplaneu lâi fâ dinse :

— Ah ! vo m'eimbètâde, ein fin de compte. Eh bin ! po pas avâi mè la tita cassâie, vo fè vòlâ po dhî franc, mâ à condechon que vo ne pipâ pas lo mot, ne l'on, ne l'auto on iâdzo dein lè z'air. Sein cein l'è quaranta franc, pas on ceintimo dè moïn.

Vaitcé mon Tserguegniet conteint. Sè quaisî n'étâi pas trôo pénâblio por lî, que l'étâi asse avâro de sa leinga que de sè batse. Por quant à la Tserguegnietta voliâve prâo lâi rêssî lè coûte po la fère à cliôûre lo mor. S'agessâi de gagnî treinta franc, vo compreinde !

La demeindze d'apri, lè doû z'èpâo l'étânt su lo Lâo, s'aguelhiant su la grôcha ratta-volâre sein dere on mot. L'aéroplaneu sè bete dévânt, fâ verî lo mangelion, et pu... via ein amon.

L'étâi biau, bon Dieu dâo ciè, que n'étâi pas de dere ! Onna yuva, mè z'amî, que, ma fâi, Tserguegniet et sa fenna l'avant prâo à fère à se reteni de dèvesâ tant l'étâi biau !... Mâ po gagnî treinta franc.

Et pu clli réoplane l'étâi on veretâblio ozî. Dâi coup que lâi avâi, vòlâve à onn'hâora ein amon, et pu dècheindâi... rrau... quemet on corbé que fuse su on côteri, et pu rein amon ein faseint la betetiula dâo trâi coup, la tita ein avau, et, pu oncora la betetiula. L'appellant cein lo lou-pingue !

Tot cein fasâi pas berbottâ lè Tserguegniet que fâsant adî lè mouet.

Quand l'aéroplaneu l'a zu bôtâi, que l'ozî s'è posâ, ie fâ dinse à Tserguegniet sein sè reverî :

— Eh bin ! sti coup, vo zâi gagnî vòutère treinta franc, du que vo n'âi rein de !

— Oï, mâ i'è manquâ de lè pèdre et m'a faliu mè ratenî po pas bramâ !

— Quand ?

— Lo premî iadzo que vo z'âi fè la rebedoûla, que ma fenna l'è tsesâie avau !

Marc à Louis.

A MALIN MALIN ET DEMI

DANS tout le haut pays, Jean-Pierre Ramel passait à juste titre pour avoir « la langue bien pendue », autrement dit, la riposte toujours prompte et souvent spirituelle. Le plus grand plaisir consistait pour lui à engager une passe d'armes avec l'un ou l'autre de ses rivaux en réparties ; ceux-ci ne manquaient pas, tant il est vrai que l'esprit montagnard se complait à cet exercice intellectuel où la verve se donne libre cours pour l'amusement des auditeurs.

Dans ce domaine, Jean-Pierre avait rarement rencontré homme à sa taille ; cependant, chaque fois qu'il avait provoqué Josué Morier, le bossu des Granges-Neuves, il avait dû capituler, ce qu'il faisait de bon gré, du reste, riant lui-même de sa défaite, en partenaire intelligent et chevaleresque.

Un jour d'abbaye au chef-lieu, la colonne des tireurs se formait sur la grand-place, au milieu de la foule en liesse.

La fanfare avait déjà sonné le rassemblement et sous les yeux entendus du capitaine Coune, les files « couvraient » militairement. Le porte-étendard, entouré des vétérans carabiniers, redressait avec fierté sa taille imposante et l'abbé-président, ceint de l'écharpe, piétinait fiévreusement le sol au milieu de l'essaim gracieux des demoiselles d'honneur.

Tout à coup, la venue du bossu des Granges-Neuves, qui tenait en laisse un petit chien de chasse, suscita des sourires dans l'attroupement. Il était si drôle, ce bonhomme contrefait, au visage malicieux, que suivait en trotinant le basset aux oreilles trop longues !

— Nous allons rire ! fit Jean-Pierre Ramel qui se détacha de la colonne et s'approcha du couple singulier.

Pressant une aubaine inespérée, les spectateurs restèrent figés dans l'expectative ; le bananier se cramponna à la hampe du drapeau ; les tireurs appuyés sur leurs fusils tendirent l'oreille et monsieur l'abbé regarda curieusement de ce côté-là, en dépit de la solennité.

Le bossu, voyant arriver à sa rencontre son redoutable antagoniste, s'arrêta net et ses yeux brillèrent d'un vif éclat ; il attendait crânement l'offensive. Jean-Pierre l'interpella :

— Salut Josué, nous n'attendions plus que toi; à propos, quel joli chien ! est-il de la race des Morier ?

Des rires soulignèrent la provocation.

— Il est bien de la race des Morier, mais sa mère avait pris d'un Ramel ! répondit instantanément le bossu de sa voix grêle et criarde, déchainant l'hilarité générale. *A. Mex.*

La Patrie Suisse. — C'est par un portrait de M. Georges Bovet, le nouveau vice-chancelier de la Confédération, que s'ouvre le No 905 (14 septembre) de la **Patrie Suisse**. Il nous apporte encore la sympathique figure de Maurice Bedot. — La VIII^e assemblée de la Société des Nations, la Fête des costumes suisses à Berne, l'inauguration de la cabane Ed. Dufour, les dernières manifestations sportives y font la part de l'actualité. De belles vues alpêtres, les Plans sur Bex, la Dent du Midi et de l'église de Chalières évoquent le visage aimé de la patrie, la Sortie de la Messe à Evolène, de Bieler, y font la part de l'art. Un très joli numéro, abondamment illustré. R. N.

LA PÂTE ET LE LEVAIN

Pour Irène.

E'ST étonnant, comme nous nous trompons, en jugeant notre prochain. Nous admirons en lui des vertus qui ne sont que des vices bien présentés; ses vices ne sont souvent que des vertus qui nous gênent. Et nous nous plaignons à le plaindre, alors que nous aurions sujet de le féliciter.

On vint à parler, dans une compagnie, d'un homme qu'on y apprécie beaucoup, mais dont on s'acharne à déplorer le mariage.

— C'est tout de même bizarre, disait quelqu'un, qu'un homme aussi distingué ait pu épouser une femme aussi ordinaire !

Et chacun de renchérir :

— Un être aussi intelligent, se marier avec une personne aussi bornée !

— Un homme aussi cultivé, aller choisir une personne aussi ignorante !

— Lui, si fin, comme il doit souffrir du manque de tact de sa femme !

— Il est aussi bon qu'elle est méchante !

— Aussi modeste qu'elle est vaniteuse !

— Beau garçon, tandis qu'elle est franchement laide !

— Ce n'est pas un fil à la patte, c'est une chaîne !

— Est-ce que ça ne l'empêchera pas de faire son chemin ?

— Oh, il ne manque pas d'énergie, bien que si bonne pâte...

— En effet, fis-je à mon tour, et permettez-moi de vous en expliquer la raison. Tout ce qu'il est, il le doit à... sa femme ! Parfaitement ! Ne levez pas les bras au ciel. C'est une bonne pâte d'homme, je vous l'accorde. Accordez-moi, vous, que c'est avec la bonne pâte qu'on fait le bon pain. Seulement, on ne fait pas lever une bonne pâte en y conjuguant une autre bonne pâte. Non, on y ajoute un petit morceau de pâte aigrie qui fait fermenter la bonne et la soulève.

Vous croyez que, sans sa femme, il s'élèverait prodigieusement ? Vous vous trompez. Il serait plus fade et plat qu'un pain sans levain.

(*L'Ami de Morges*). *R. C.*

Chez le teinturier. — X. s'était rendu chez un teinturier et lui ayant demandé un produit pour détacher son habit, celui-ci lui vendit un paquet de poudre Z.

Au bout d'une heure le client revenait avec son habit en lui soutenant que son produit ne lui avait rien enlevé. Le teinturier sourit et lui dit :

— Mon produit vous a enlevé tout de même quelque chose.

X. était stupéfait, et le négociant de répondre : Une illusion !

FLEURS DU PAYS

N frappe. J'ouvre. On entre... C'est une boîte, toute maculée des timbres de la poste, avec un gros cachet aplati sur des ficelles. Et, dans la boîte, il y a des fleurs de mon pays, — des gentianes.

On les a cueillies là-haut sur un plateau des Alpes, droit au vent, en face de cette splendeur

magique, — le lac qui brille, qui s'ouvre, et vous regarde comme un immense œil bleu.

C'est une fine main qui les a cueillies : elle l'a fait avec délicatesse, n'arrachant qu'à regret, caressant plutôt, laissant aux feuilles leur fraîcheur, aux brins d'herbe leur dernière goutte de rosée.

Il devait faire un de ces soleils humides, — les baisers du printemps, mais des baisers descendus à travers les larmes.

Sans doute, sur le plateau, l'air passait vif, et fort, et salubre, avec ses odeurs de résine et ses soufflets inattendus.

Longtemps on est resté là, les jeunes hommes luttant entre eux ou chantant, les jeunes filles décrochant de terre des plantes montagnardes. Peut-être a-t-on eu peur d'un taureau... Grande émotion, alors, et petits cris effarés. Puis on a entendu la corne du pâtre, les clochettes des vaches, le très faible et lointain sanglot d'une cascade. On a bu de la crème dans le chalet, et mangé le beurre frais pétri... *Ainsi font, font, font*, — ou bien : *Nous n'irons plus au bois !*... Tiens ! on a chanté des rondes en se tenant la main. Et les heures ont été courtes, les cœurs étant gais.

Mais le soir approchait déjà. Derrière le cirque rocheux, le soleil a commencé à décliner. Il s'est fait plus pâle, comme le sourire d'un convalescent, — plus pâle encore, et c'était l'effort d'un malade, — toujours plus pâle, et c'était l'adieu d'un moribond.

Une dernière flamme, à peine tiède, a léché les cimes. La Dent du Midi est apparue rose au sommet. Ça et là, plus loin, à gauche, à droite, une autre pointe rose. Le rose est redevenu gris, puis bleu : le crépuscule était descendu.

Ainsi font, font, font... Ils ont fait leurs « trois p'tits tours » : ils s'en vont, maintenant. Ils dévalent le long des prairies, glissant, roulant, se prenant aux mousses, criant des choses, tombant et se moquant tout à tour.

Ils atteignent le sentier mauvais. Les bâtons ferrés triomphent ; c'est une angoisse pour les ombrelles et les badines. Et des éclats de rire ! Et des colères après chaque dégringolade ! Et une maman qui s'exaspère ! Et un gamin qui s'épouvante !

La nuit bleue s'épaissit peu à peu ; elle est déjà d'un azur sombre : tout à l'heure elle sera noire.

Que sais-je encore ? On est arrivé. Voici la ville muette, les lumières clignotantes, et, sur l'obscurité du lac, quelque cheminée de bateau crachant des braises. Et, l'instant d'après, dans une petite chambre, au milieu des bibelots et des « souvenirs », des mains fines ont mis en bouquets les gentianes ; puis elles ont pris la boîte, puis encore elles l'ont cachetée, — et voilà comment, ce matin, j'ai respiré l'air du pays dans cette boîte où les gentianes dormaient.

Ainsi font, font, font... J'ai fait trois tours dans ma chambre, comme les fillettes qui dansent de plaisir. Je suis allé chercher un petit pot, deux tasses ébréchées. Ensuite, avec la gravité d'un vieux garçon ou d'une ménagère économe, des ciseaux à la main pour couper les ficelles mouillées, j'ai détaché les fleurs.

Chacune de s'épanouir, alors, comme si la promiscuité trop intime l'avait blessée ! Il y a de ces pudeurs chez les plantes. L'eau venait d'être puisée : c'était une eau saine et froide. Et mes gentianes ont repris courage, repris vie : elles se sentaient chez un ami.

Mais, tout le jour, j'ai été malheureux. C'est que je voyais un plateau gris, une prairie verte, avec des rochers battus du grand vent... *Ainsi font, font, font*... Et c'aurait été si bon, voyez-vous, de faire les « trois p'tits tours » avec sa bien-aimée, puis de redescendre, à deux, dans cet air tout droit venu des Alpes, et qu'on boit les yeux fermés, car c'est de la glace qui vous remplit la bouche ! *Ch. Fuster.*

Entre deux anciennes amies. — Comment ! lui demandait étonnée une ancienne compagne d'école à Odette mariée depuis peu ; comment, tu serais la jeune fille qui avait juré ne vouloir appartenir à personne ?

— Mais moi, je n'appartiens pas à mon mari, répondit avec fierté Odette, c'est lui qui m'appartient.

DISCUSSIONS OISEUSES



HEZ les hommes, à la pinte, comme chez ces dames, au marché, il arrive parfois qu'on en vient à discuter devant un demi, autour d'une table ou, au milieu du chemin, son panier au bras, indépendamment de ceux qu'on ne connaît pas, des siens, de sa femme, de son mari, de ses gosses, etc.

David Pethaulaz, marchand de bois, était en compagnie de son inséparable ami Louis Donne et finissait une partie de jass qui avait tourné à l'avantage de ce dernier.

Pour remettre de bonne, David qui n'aimait pas perdre, il ne trouva rien de mieux que de lui parler de sa femme.

— Quelle luronne que ta Jenny, quand même, quand on est appuyé comme ça, ça va tout seul !

— Ma femme, dit David ! Elle est fait au moule, mais pas au stère !

— Et puis c'est qu'elle est en santé, elle a bonne façon et on peut même dire qu'elle est belle, ajouta Louis !

— Au point de vue militaire en tous cas !

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle chausse le quarante-deux.

Chamot.

L'OUVRIER PEINTRE ET LA VIEILLE RENTIÈRE



L'OUVRIER peintre Turlot avait été chargé par son patron de remettre en état la petite maison de Mme veuve Descorges. Il devait refaire les peintures, les plafonds et poser du papier neuf. Il avait bien là pour un mois d'ouvrage. Tous les jours, il devait écouter les jérémiades de la bonne dame.

— Ah ! mon pauvre monsieur, ce n'est pas tout rose d'être propriétaire ! Ce que ça coûte... !

Tel était le thème unique des conversations de Mme Descorges.

Turlot, agacé, aurait préféré travailler en paix. Si le silence lui avait pesé, il connaissait assez de chansons pour le rompre agréablement en fredonnant une.

Mais Mme Descorges ne lui en laissait pas le temps.

— Ah ! mon pauvre monsieur ! Si vous saviez, et les impôts et les charges... Et la terre qui ne rapporte rien...

Turlot qui n'avait que ses bras pour tout capital se sentait incapable de donner la réplique. Mais le cinquième jour, il lui vint pourtant une idée.

— Ah ! madame, dit-il, je sais ce que c'est, allez. Moi aussi je suis propriétaire. J'ai deux maisons à Lausanne et un terrain près du lac.

Depuis cette simple phrase, Mme Descorges le laissa tranquille. Était-ce bien la peine, en effet, de raconter ses misères à un pauvre bougre, propriétaire comme elle.

La première fois qu'elle revit le patron, elle lui fit part de son étonnement.

— Eh bien, vous avez des ouvriers extraordinaires ! Ce Turlot que vous m'avez envoyé, vous ne savez pas que c'est un gros propriétaire.

— Vous me surprenez, madame. C'est un brave garçon qui, je crois, n'a pas encore eu le loisir de mettre beaucoup d'argent de côté.

— Comment, il m'a avoué qu'il avait deux maisons à Lausanne et un terrain près du lac.

— Oh, vous aurez mal compris.

— Je vous assure qu'il me l'a dit.

Le soir, le patron dit à Turlot :

— Dites-donc, Turlot, il paraît que vous racontez des blagues à mes clientes.

— Des blagues, monsieur, quelles blagues ?

— Vous avez raconté à Mme Descorges que vous étiez propriétaire...

— Mais c'est elle qui m'a raconté des blagues ! Figurez-vous, patron, qu'elle ne cessait de me corner aux oreilles qu'elle était malheureuse, que les propriétaires avaient bien des tracasseries, qu'ils avaient des charges et patati et patata...

Pour avoir la paix, j'ai fini par lui dire que je savais bien ce que c'était, que moi aussi j'étais propriétaire !